

ANNA O

MATTHEW BLAKE



ANNA O

Traduit de l'anglais (Royaume-Uni)
par Laure Porché

BUCHET • CHASTEL

Titre original : *Anna O*
Éditeur original : HarperCollins
© 2024 MJB Media Ltd

Et pour la traduction française :
© Libella, Paris, 2024

ISBN : 978-2-283-03876-5

*Je suis terrorisée par cette chose obscure
Qui sommeille en moi.*

SYLVIA PLATH

BEN

– L'être humain passe en moyenne trente-trois ans de sa vie à dormir.

Elle se penche davantage, suffisamment pour qu'un effluve de parfum luxueux m'enveloppe. C'est généralement à ce moment-là que je sais.

– Et c'est ça que vous faites ?

– Oui.

– Médecin du sommeil ?

– J'étudie les personnes qui commettent des crimes pendant leur sommeil.

Sur mes cartes de visite, mon nom est précédé de la mention « Docteur ». Dr Benedict Prince, l'Abbaye, Harley Street. Je suis un expert du sommeil. Je ne prétends aucunement être médecin.

Elle voit que je suis sérieux.

– Comment est-ce possible ?

– Vous ne vous demandez jamais ce que vous avez bien pu faire pendant votre sommeil ?

Cette question met la plupart des gens mal à l'aise. La majorité des crimes bénéficient du facteur de distanciation. Nous nous délectons des histoires de gens qui nous

ressemblent sans nous ressembler. Le sommeil ne permet pas cette échappatoire.

Le sommeil est la seule constante, la nuit aussi inévitable que le jour.

– Quel genre de crimes ?

Elle n'a pas changé de sujet, son attention toujours fixée sur moi.

– Les pires.

– Les gens se réveillent, non ?

– Pas s'ils sont somnambules. J'ai connu des patients qui verrouillaient leur porte et conduisaient leur voiture alors qu'ils étaient encore endormis. Certains vont même jusqu'à tuer.

– Ils s'en souviennent sûrement ?

– Vu vos cernes, je parie que vous avez dormi cinq heures et demie la nuit dernière.

Elle fronce les sourcils.

– C'est si évident que ça ?

– Avez-vous le moindre souvenir de ce qui s'est passé pendant ces cinq heures et demie ?

– J'ai rêvé de quelque chose, dit-elle en réfléchissant, le menton soutenu par sa main droite.

– De quoi ?

– Je ne m'en souviens pas.

– Voilà.

Ses yeux changent soudain, et elle me regarde différemment. Sa voix est plus forte, sa gestuelle plus animée.

– Attendez, je repense à cette affaire... Comment s'appelait-elle ?

C'est le point final. Peu de rendez-vous vont aussi loin. Je les ennuie avec la description de mon travail, les effraie par

mes questions sur les crimes commis dans leur sommeil. Si ça ne marche pas, c'est là toujours la goutte d'eau.

Personne ne reste après avoir compris.

Personne.

- Anna O, dis-je.

Je bois une dernière gorgée de vin – un merlot hors de prix, c'est dommage – et j'attrape ma veste.

- Vous êtes le type. Sur la photo. Le psychologue.

Je souris faiblement et regarde ma montre avant de répondre :

- Oui, c'est moi.

C'est la photo qui a fait la une de tous les grands quotidiens après l'événement – ce final brutal, gorgé de sang. Le moment fatidique à la suite duquel tout a changé. Avant l'exil et la chute. J'étais le personnage à lunettes, aux cheveux ébouriffés et à la tenue vestimentaire un peu trop voyante. Depuis, je me suis réinventé. La barbe m'a vieilli ; mes cheveux grisonnent aux racines. Mes lunettes sont plus grosses et ressemblent moins à un accessoire abandonné d'Harry Potter. Mais je ne peux changer ni mes yeux, ni mon visage.

Je suis une autre personne. Je suis la même personne.

J'attends la question parce que c'est celle que l'on me pose toujours. C'est le seul mystère qui, malgré tout, perdure. Il divise des familles, des conjoints, et même des amis.

- Était-elle coupable ? me demande mon rencard, ou celle qui était jusqu'ici mon rencard.

Je ne suis plus qu'un personnage de fiction pour elle, une anecdote pour les fêtes de fin d'année.

- Est-ce qu'elle s'en est vraiment tirée en toute impunité quand elle a poignardé ces deux personnes ?

PREMIÈRE PARTIE

Un an plus tôt

BEN

Londres

Mon téléphone sonne.

C'est ce dont je me souviens toujours.

Le premier instant, le début.

Il est tard, l'obscurité est déjà d'un noir d'encre. Je somnole, lové dans un fauteuil avec une assiette de curry tiède et un verre de piquette à moitié bu. Un film en noir et blanc défile, une lueur grise vacillant dans un coin de la pièce. Ce soir, c'est *L'Inconnu du Nord-Express*, mon préféré. Tout le monde choisit *Psychose* ou *Sueurs froides* comme œuvre ultime d'Hitchcock. C'est une erreur. C'est *L'Inconnu du Nord-Express* qui l'emporte avec la scène du tennis.

La vibration du portable me ramène dans la pièce. J'essuie mes mains grasses et jette un coup d'œil au nom de l'appelant : BLOOM, PROF (L'ABBAYE). Je fais glisser le logo en me préparant psychologiquement et étouffe un bâillement bruyant.

– Allô ?

– Ben, désolée d'appeler si tard. J'ai bien peur que ça ne puisse pas attendre.

Son ton est grave. Et, en cette fin de soirée floue, c'est comme un électrochoc. La professeure Virginia Bloom est généralement la première à plaisanter. On la trouve souvent en train d'arpenter Oxford Street en caftan et talons hauts, ou assise à sa table attitrée au Langham avec une carafe de whisky, des pilules plein les poches.

J'entends un brouhaha derrière elle. On dirait que Bloom est toujours à l'Abbaye. Je regarde l'horloge. Il est presque minuit.

- Quelque chose ne va pas ?

- On peut dire ça.

Elle se racle la gorge, un son rauque de fumeuse.

- Il y a quelque chose pour vous, une nouvelle demande qui vient d'arriver. C'est un peu délicat.

Je suis psychologue judiciaire. J'ai été consultant pour la plupart des grandes agences criminelles. La NCA, le FBI et Interpol ont tous mon numéro, mais cela semble encore plus secret que d'habitude.

- Cette demande a-t-elle un nom ?

Il y a d'autres bruits de fond sur la ligne. Bloom semble distraite.

- Venez à l'Abbaye, s'il vous plaît. On m'a demandé de ne pas en discuter au téléphone.

Je suis officiellement en congé pour une semaine. Mon dernier papier est en retard et j'ai trois dossiers de patients à rédiger. J'avais prévu de travailler chez moi demain et de m'attaquer à la montagne de papperasse. Cela étant, il n'y a que quelques cas liés au sommeil qui sont trop sensibles pour une ligne non sécurisée. C'est du chantage au mystère, exactement l'intention de Bloom.

- Donnez-moi un indice.

Je l'entends qui inspire à l'autre bout de la ligne. Elle reste silencieuse, puis soupire bruyamment.

– Vous risquez de m'en vouloir.

Le temps est glacial dehors, le ciel crasseux et humide de la bruine de septembre. Je redoute déjà le trajet de Pimlico à Harley Street. Je pourrais rester dans la chaleur du salon avec mon film d'Hitchcock et un autre verre de vin. Mais ça ne me ressemblerait pas.

C'est pour cette raison que je réponds. Que je réponds toujours.

– C'est l'affaire Anna O, dit enfin Bloom. Ils veulent nous montrer quelque chose.

BEN

La clinique du sommeil de l'Abbaye occupe un petit coin de Harley Street, dans une vieille et discrète maison aux belles briques de l'époque édouardienne. Les visiteurs s'étonnent souvent du silence religieux de l'endroit, une oasis nichée derrière Oxford Street et entre les bruyants Regent Street et Cavendish Square. Certaines pièces du bâtiment semblent avoir été taillées dans du calcaire. L'Abbaye est majestueuse, digne d'héberger marquises à perruque et royauté de second rang. Une ambiance de sanctuaire.

La nuit – ou peut-être le jour, car il est maintenant minuit passé – est toujours grise et laide lorsque le taxi fend les flaques d'eau et me dépose au coin d'une rue déserte. Je m'abrite de la pluie et secoue mon parapluie noir défectueux. Le taxi s'éloigne trop vite, aspergeant le bas de mon pantalon. Je maudis à nouveau Bloom pour cette course et me promets de trouver un nouvel employeur.

Je monte l'unique volée de marches et tape le code d'accès, la pluie faisant glisser mon doigt sur chaque chiffre. La vieille maison, transformée depuis longtemps en bureaux, s'élève sur quatre étages. À l'extérieur, il n'y a qu'une petite plaque argentée indiquant « Clinique du

sommeil de l'Abbaye », avec un numéro de téléphone mais pas d'adresse e-mail. Le site Internet de l'Abbaye est délibérément insipide, énumérant les qualifications du personnel sans révéler de photos. Cette façade est intentionnelle, comme tout le reste ici. Nous sommes des assistants qui rôdent dans les coulisses, utiles pour étoffer une scène ou deux. C'est la règle d'or pour tous les médecins de l'esprit : on nous entend, mais on ne nous voit jamais.

Il ne se passe rien. J'essuie le pavé numérique avec ma manche et retape le code de sécurité. Enfin, un bruit métallique caractéristique se fait entendre lorsque la porte s'ouvre. Je me demande si Bloom a appelé d'autres personnes, mes collègues spécialistes du sommeil et mes estimés confrères. Mais l'accueil et la salle d'attente sont encore sombres et déserts. C'est comme si j'arrivais à l'école et que j'étais le seul élève dans la grande salle. Il y a quelque chose d'étrange à voir un lieu de travail dépouillé de son agitation habituelle.

– Professeure ?

Le son résonne avant de s'éteindre. J'allume un plafonnier. Il éclaire un ensemble de couleurs neutres et apaisantes. Une nouvelle moquette vient d'être posée, encore agréablement moelleuse sous les pieds. L'air est exceptionnellement pur grâce à des filtres intégrés aux murs. En général, il y a aussi de la musique qui enveloppe les visiteurs jusqu'à ce que la facture les ramène à la réalité. Le sommeil est archaïque, après tout. L'Abbaye est comme une matrice inconsciente, à l'abri de l'agitation du monde extérieur.

– Professeure ?

Toujours rien. Je dépose le parapluie près du portemanteau et retire ma veste trempée. Près de la réception, une rangée de moniteurs de sécurité affiche les images des caméras à l'arrière et à l'avant du bâtiment. Notre clientèle

l'exige. Célébrités avant un mariage, politiciens luttant pour leur carrière, footballeurs en mauvaise forme, membres de la famille royale confrontés à un scandale : tous franchissent l'entrée accueillante avec leurs visages bouffis, privés de sommeil. Le sommeil est la seule chose, avec l'eau et la nourriture, dont aucun être humain ne peut se passer. L'Abbaye est un temple moderne où les démons psychiques sont apaisés. Les gens paient des sommes folles juste pour s'enfoncer dans leurs lits.

Je consulte les écrans de sécurité. Les entrées avant et arrière clignotent lentement. Je laisse les moniteurs allumés et j'attends près de l'ascenseur, trop fatigué pour prendre les escaliers. Des magazines sont éparpillés sur la table basse maculée de traces de doigts. J'attrape un exemplaire du *New Scientist*, que je feuillette pour patienter. Nous sommes à nouveau mentionnés dans une petite rubrique d'information. L'Abbaye a une activité secondaire utile : elle offre son expertise sur des affaires criminelles dans le monde entier et a des contrats lucratifs avec la police et d'autres organismes chargés du maintien de l'ordre. Tout cela est dirigé par la professeure Bloom, que le *Times* a surnommée « la gourou britannique du sommeil ». L'article est toujours encadré sur le mur de son bureau.

L'ascenseur monte tranquillement. Je me rends compte que je connais chaque centimètre carré de ce bâtiment. J'essaie de calculer combien de mes nuits ont été perdues à cause d'un caprice de Bloom. Trop, sans doute. Mais le cas d'Anna O est différent. Bloom ne me taquinerait pas avec ça : Anna O est le Saint-Graal de tous les experts du sommeil. Depuis que c'est arrivé, il y a plus de quatre ans maintenant, elle est le mystère suprême.

Non, Bloom n'est pas si cruelle. En tout cas pas avec moi.

J'arrive au dernier étage. La soi-disant aile de la direction. En réalité, il s'agit plutôt d'un placard à balais. Elle est réservée au personnel, ce qui explique la déco style « Alcatraz ». Nous sommes sept à travailler ici à plein temps, aux côtés de dix autres employés auxiliaires qui s'occupent de toute la gamme des traitements liés au sommeil – neurologues, psychiatres, psychologues, psychothérapeutes et orthophonistes. Mon bureau se trouve au bout du couloir, l'un des rares à avoir un verrou fonctionnel. Celui de Bloom est le plus grand, plus récent que tous les autres, doté d'œuvres d'art aux cadres dorés et d'un mini-frigo caché.

La professeure m'attend dans l'embrasure de la porte, l'air contrarié. Sa crinière de cheveux gris est domptée par une barrette qui bouge au rythme de ses bâillements. Elle me fait penser à une matrone pendant la guerre, une directrice d'hôpital militaire qui terrifierait à la fois les visiteurs et le personnel. La soixantaine, habillée comme l'as de pique, un gabarit de chanteuse d'opéra dissimulé sous des couches colorées. Elle est emmaillotée de jaune et de rose criards, les yeux cerclés de lunettes Hank Marvin. Bien qu'elle mène un train de rock star, elle laisse rarement transparaître la fatigue, ou même le besoin de dormir. Sa descente n'a d'égal que son coup de fourchette. Elle est la dernière de sa génération : deux bouteilles à déjeuner, la sieste occasionnelle l'après-midi, un doigt d'honneur permanent dirigé vers les ressources humaines. Elle piétine le tabou de son sexe en gommant ostensiblement tout penchant maternel. C'est une conteuse gourmande et pleine d'esprit, dirigée par son intelligence. Son don et sa malédiction.

Derrière elle, j'aperçois un autre personnage. Lui, par contre, a une tête de fouine et un air pincé d'avocat. Un étranger. Je suis intrigué.

– Quel comité d'accueil, dis-je en sentant mon pantalon coller à mon mollet. Vous voulez bien me dire ce qui se passe ?

J'entre dans le bureau de Bloom. L'homme-fouine se lève. De près, il a l'air plus impressionnant. Ses cheveux implantés en V sont raides, coiffés avec précision au-dessus de son nez aquilin. Il est âgé d'une cinquantaine d'années. Un dossier posé sur la table à côté de sa chaise porte un écusson : *Ministère de la Justice*. Mes paumes deviennent moites. Bloom était donc sérieuse. Au-dessus des forces de l'ordre, même au-dessus de l'Agence nationale de lutte contre la criminalité. Le ministère de la Justice dépend du gouvernement.

– Je suis désolée, dit Bloom, mais ça ne pouvait vraiment pas attendre. Dr Benedict Prince, je vous présente Stephen Donnelly, directeur juridique adjoint au ministère de la Justice.

Ce dernier tend la main et serre mollement la mienne. Il me regarde et annonce :

– Avant de commencer, Dr Prince, j'ai bien peur qu'il y ait quelques règles à respecter.

– Ah oui ? dis-je en cachant ma surprise.

Il est enrhumé et ponctue chacune de ses phrases de reniflements.

– Oui. Je vous demanderai de signer quelques formulaires à la fin, si vous voulez bien.

– À propos de ?

– Premièrement, la rencontre de ce soir n'a jamais eu lieu. Deuxièmement, vous ne m'avez jamais rencontré. Troisièmement, ce que vous allez apprendre ne sortira jamais de ce bâtiment, ni même de cette pièce. Si quelqu'un

demande, vous êtes venu récupérer quelques dossiers de patients avant de rentrer chez vous. Est-ce que c'est clair ?

J'ai envie de sourire, mais je vois qu'il ne plaisante pas.

– Qu'est-ce qu'on fait là ?

– Est-ce que vous acceptez ces conditions ?

– Est-ce que j'ai le choix ?

– Pas vraiment.

– S'il vous plaît, prenez place, dit Donnelly en indiquant la chaise vacante.